
LES ÉTUDES FRANÇAISES EN HONGRIE

Les études de littérature française en Hongrie

En préparant cet exposé, je me suis tout naturellement demandé ce que je pourrais bien dire en quinze minutes sur le sujet qu'on m'avait proposé et que, à mes risques et périls, j'ai accepté d'aborder ici. Une évidence dès le départ : il était hors de question de présenter les études de littérature française dans toute leur étendue, par ailleurs relative, ni surtout dans toute leur diversité, étant bien entendu que le terme « études » renvoie en fait à deux réalités bien distinctes : il désigne d'une part l'ensemble des cours de littérature, dispensés en l'occurrence dans nos établissements d'enseignement supérieur et, d'autre part, les travaux de critique et de recherche dont on dit par ailleurs volontiers qu'ils sont la condition *sine qua non* de tout enseignement littéraire de haut niveau. Malgré l'intérêt que pourrait présenter, du moins en principe, une description critique de l'organisation des études littéraires dans les différents établissements, comme de la manière dont leur place est déterminée par rapport à l'ensemble des études, j'y ai délibérément renoncé, non seulement par manque d'informations sûres, c'est-à-dire suffisamment actualisées, mais aussi parce que j'ai été effrayé par l'aridité du sujet pour avoir dû subir (et parfois présider) de nombreuses réunions qui ont été exclusivement consacrées, dans les vingt-cinq dernières années, à ce problème, avec mise au point et discussion de programmes, la sempiternelle question des lectures obligatoires ou recommandées, et j'en passe et des meilleures. Quant au chapitre des activités de recherche, là encore j'ai préféré limiter mon propos pour ne pas étouffer sous le poids d'un inventaire fastidieux lequel en plus, par certains côtés du moins, aurait risqué de ressembler fâcheusement à un palmarès, ce qui était à l'antipode même de mon intention.

Ayant donc procédé par élimination, voici ce que, finalement, je me suis proposé de faire durant le petit quart d'heure dont je dispose. Ce ne sera pas un rapport

circonstancié ni même à proprement parler un bilan. En cette fin de siècle que nous sommes en train de vivre et de vivre dans un contexte historique et culturel aussi original qu'inattendu, aussi passionnant, si l'on veut, que difficile : je vais tenter une réflexion d'ensemble sur la *situation* que connaissent en ce moment chez nous les études de littérature française, et ce faisant, je n'oublierai pas de tenir compte du fait, capital à mes yeux, que *nous sommes nous-mêmes en situation*, une situation qu'il serait absolument illusoire de vouloir décrire et caractériser uniquement en termes d'enseignements ou de recherches. C'est que la situation qui est la nôtre ou, pour mieux dire, qui nous est faite et que par conséquent nous avons à subir et à gérer, cette situation dépend en dernier ressort de celle de la littérature elle-même et, pour ce qui nous concerne, de celle qui est faite de nos jours à la littérature française en particulier.

Commençons néanmoins par une sorte d'instantané sur la situation actuelle.

Lors d'une enquête qui a été menée en 1994 dans les établissements d'enseignement supérieur chargés de la formation des futurs professeurs d'école générale et de lycée, on a pu constater un accroissement notable des départements de français, comme des effectifs étudiants/enseignants, imputable de toute évidence à la suppression du monopole dont jouissait le russe jusqu'en 1989/90 dans l'enseignement général et secondaire.¹ Dans les huit départements existant alors, on ne dénombrait pas moins de 1200 étudiants, ce qui assurait au français une troisième place, après l'allemand et l'anglais. Sur ces huit départements, cependant, il n'y en avait que trois dont l'existence remontait au-delà de l'année 1985 (Budapest, Debrecen, Szeged), ce qui revient à dire que, au cours de la décennie qui est derrière nous, une véritable explosion s'est produite dans notre filière. Dans la mesure où dans chacun de ces départements – tradition oblige – l'enseignement littéraire tient une certaine place dont le poids réel est du reste fort variable, on aurait pu s'attendre à un essor ou un début d'essor tout au moins des études littéraires, sur le plan de la recherche notamment. Hypothèse d'école que l'enquête n'a pas du tout confirmée, puisqu'elle a démontré au contraire que, dans les départements non universitaires, les déjà rares titulaires de titres académiques sont des linguistes et que les titulaires de doctorats universitaires (ancien régime) en littérature française

n'étaient pas non plus bien nombreux. (Leur nombre a quelque peu augmenté entre temps, sans que pour autant la situation globale ait changé.) Dans deux départements universitaires, en revanche, à Budapest et à Debrecen, on a pu constater, toujours en 1994, une nette prédominance des littéraires « attirés » : sur un total de dix qualifications académiques en littérature française, huit étaient détenues alors par les membres de ces deux départements (5 + 3). (S'y sont ajoutés depuis ou sont sur le point de les rejoindre quelques nouveaux titulaires, toujours dans ces deux départements.)

Pour caractériser la situation d'une discipline au point de vue des travaux de recherche, il est de bonne méthode d'examiner les publications qui l'ont pour ainsi dire illustrée, en accordant une attention toute particulière aux ouvrages publiés en volume et à titre individuel. En me limitant maintenant à ce dernier critère, je me permets de rappeler les résultats de l'enquête de 1994 : celle-ci a notamment montré que les enseignants travaillant à plein temps dans les huit départements avaient publié jusque-là, abstraction faite des cours photocopiés et des manuels, vingt-deux ouvrages de caractère monographique dont 13 à Debrecen, 6 à Budapest, 1 à Szeged (en 2 vol.) et 1 à Pécs. Rien donc pour les autres départements. Ces chiffres² traduisent encore un déséquilibre manifeste, et ce déséquilibre est l'expression d'une situation que je vais tenter maintenant d'expliquer à la lumière d'une comparaison historique.

Remontons pour ce faire dans le passé jusqu'aux années 1920, une époque non moins critique dans l'histoire du pays que la nôtre et qui a vu néanmoins les débuts d'un essor spectaculaire des études de littérature française de haut niveau. Il existait alors quatre chaires de français dont trois étaient cependant de création toute récente. Seule celle de Budapest avait de l'âge, avec à sa tête, à partir de 1923, le professeur Alexandre Eckhardt. Quant aux chaires de français de Debrecen, Szeged et Pécs, nous savons à quoi était due leur création dans un pays qui venait de sortir exténué et appauvri de la dure épreuve de 1914-18 et des traités de paix qui avaient sanctionné l'effondrement de la monarchie austro-hongroise. Elles ont dû leur naissance, comme les universités qui

¹ Cf. T. GORILOVICS, « A francia stúdiók helyzete a tanárképző intézményekben », in *Magyar Tudomány*, 1995/3, pp. 317-325, avec une coquille à signaler p. 322, Tableau IV, première ligne où il faut lire, au lieu de 7/4, 7/14.

² Qui sont à rapprocher d'autres données, comme par exemple le nombre d'articles publiés dans des revues spécialisées, leur fréquence pouvant également servir de critère de comparaison, comme il ressort du Tableau VIII, p. 323.

les ont abritées ont dû la leur, à une volonté politique inspirée par la pensée révisionniste, c'est-à-dire la revendication de la révision des traités de paix, et incarnée par le ministre Kunó Klebelsberg (1875-1932) qui, sur la base d'un ambitieux programme de redressement culturel, sut obtenir, entre 1922 et 1931, les crédits nécessaires pour le financement de ces trois jeunes universités. Les trois professeurs qui ont marqué de leur sceau l'histoire des trois chaires de français furent János Hankiss à Debrecen (depuis 1923), Géza Birkás à Pécs (depuis 1923) et Béla Zolnai à Szeged (depuis 1925). Or, à l'exception de Géza Birkás, qui était leur aîné, tous étaient sortis de cette extraordinaire pépinière de grands intellectuels qu'on avait fondée à la fin du siècle dernier sur le modèle de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm : le collège Eötvös. Cela dit, faisons observer tout de suite que s'ils furent tous excellents, ils n'étaient pas pour autant les seuls auxquels on aurait pu faire appel, au collège Eötvös ou ailleurs. Au point de vue ressources humaines (comme on dirait de nos jours), on disposait alors de sérieuses réserves, on n'avait qu'à y puiser. Ce qui, disons-le tout de suite, est loin d'être le cas aujourd'hui, et ce n'est pas parce que le collège Eötvös, qu'on avait si gaillardement détruit en 1949, a retrouvé entre-temps une sorte d'existence qu'on me contredira.

En plus, cet essor des études de littérature française n'était pas nourri que par des universitaires. Autour d'eux, dans leur sillage, des professeurs du secondaire ambitionnaient à leur tour l'obtention du titre de docteur d'université et, éventuellement, du titre de « professeur habilité » (*magántanár*), ce dernier leur ouvrant en cas de vacation de postes la carrière universitaire. Là encore la comparaison ne sera pas favorable avec l'état de choses actuel. Ce qu'en hongrois on appelle *tudós tanár* ('savant professeur'), et qui était alors par définition professeur du secondaire, nous savons que, de nos jours, c'est un animal fabuleux, quasiment disparu. Ils formaient autrefois un groupe dont l'action pouvait être décisive dans l'orientation des élèves du secondaire vers les facultés des lettres. Aussi les professeurs qui dirigeaient dans l'entre-deux-guerres les chaires de français n'étaient-ils pas des généraux sans armée, et cela malgré l'inexistence dans leurs chaires du type de personnel enseignant que nous connaissons aujourd'hui (assistants, maîtres-assistants, etc.).

Tout cela fait ressortir l'importance de l'Ecole et des études doctorales dans le développement au niveau universitaire des études littéraires. Mais ce n'est pas tout.

Les études littéraires sont comme les plantes. Elles ont besoin, pour bien se développer, d'un terreau fertile, et ce terreau fertile, c'est la littérature elle-même et, en premier lieu, la littérature vivante. De ce point de vue-là, l'entre-deux-guerres était une période particulièrement féconde, et cette fécondité était en fait le prolongement de l'extraordinaire renouveau qui avait commencé dans la littérature hongroise comme dans la littérature française au début du siècle. On pense évidemment à la revue *Nyugat* et au rôle que les modèles littéraires français ont joué chez les écrivains et les poètes qui ont façonné la physionomie de cette prestigieuse revue. On pense à la *Nouvelle Revue Française*, bien sûr. On peut penser à ceux qui furent parmi les meilleurs artisans du rayonnement de la littérature française contemporaine, sans faire partie, pour différentes raisons, de l'institution universitaire, comme Marcell Benedek ou Albert Gyergyai. On pourrait rappeler un tas de choses encore pour donner une idée de la richesse et de la variété des substances qui ont rendu fertile ce terreau sur lequel s'épanouissaient alors les études de littérature française, à l'université comme d'ailleurs en dehors d'elle. Les différents mouvements d'avant-garde ont pu s'attaquer à leur guise à l'institution littéraire, le prestige de la littérature n'en était pas pour autant sérieusement ébranlé. (Ce que je n'oserais soutenir à propos du postmoderne ou du moins d'un certain postmoderne...)

Voilà pour le passé. Je vous laisse le soin de faire la comparaison avec la situation actuelle dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est guère favorable pour nous. L'institution littéraire, comme la vie culturelle dans son ensemble, traverse dans notre pays (dans notre pays seulement ?) une crise dont nous ressentons toutes les conséquences. Mais qui dit crise, ne dit pas forcément déclin. La crise pourrait fort bien être salutaire, à condition de provoquer une volonté d'adaptation et de renouvellement. Quant au capital que représente à cet égard la littérature contemporaine, force nous est de reconnaître que la littérature française de nos jours n'est plus ce qu'elle était il y a seulement une vingtaine d'années, son audience ayant sensiblement diminué, notamment en Hongrie. D'un autre côté en revanche, on peut mettre à l'actif de ce bilan

l'abondance, la richesse et l'excellence de la critique littéraire française et des travaux théoriques, d'une pensée critique qui inspire du reste largement nos propres recherches.

Il n'y a pas que la nature pour procéder parfois par sauts. J'ai parlé d'explosion en commençant pour caractériser la situation actuelle dans les études de français. Or, qui dit explosion, dit absence de développement organique. Pour parler moins métaphoriquement : le volontarisme qui a présidé à une croissance pour le moins brusque devait fatalement en connaître les risques et les limites. Cette situation, je le répète, il ne suffit pas de la déplorer. Il faut la maîtriser, en profitant autant que faire se peut de ce que la conjoncture actuelle nous offre, notamment en ouverture vers le monde et, en particulier, vers la France. Certes, la référence à la construction de l'Europe est devenue une antienne, mais cela ne nous empêchera jamais, j'espère, d'y voir une grande idée en train de se réaliser – et d'y croire. La situation que nous subissons, il faut chercher à la convertir en source synergique, ce à quoi on ne parviendra qu'en acceptant de réexaminer et en cas de besoin de redéfinir les finalités de tous nos enseignements, études littéraires comprises. Aucun renouvellement cependant n'est possible sans le concours d'une intense activité de recherches. C'est du moins la conclusion que je crois pouvoir tirer de bonne foi au terme d'une réflexion qui n'avait pas la prétention d'établir des vérités définitives.

TIVADAR GORILOVICS

Debrecen